

# LA DÉCONNEXION

• ÉRIC L'HELGOUALC'H



ÉDITIONS DU **faubourg**  
LITTÉRATURE

•

## LA DÉCONNEXION

Conseil éditorial : Emmanuelle Heidsieck

© Éditions du Faubourg, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illicite.

•

# LA DÉCONNEXION

ÉRIC L'HELGOUALC'H

ÉDITIONS DU **faubourg**

COLLECTION LITTÉRATURE



« Ne perds pas de vue que tout ce qu'on te dit est en réalité triple : façonné par celui qui le dit, refaçonné par celui qui l'écoute, dissimulé à tous les deux par le mort de l'histoire. »

Vladimir Nabokov,  
*La vraie vie de Sebastian Knight*





*Quand on perdit la trace d'Elias Naccache dans le chaos du conflit syrien, quelque part dans les ruines de Raqqa, sa disparition eut suffisamment d'écho pour qu'un magazine versé dans le glamour et les destins brisés me confie le soin d'écrire son portrait. Le public voulait comprendre comment un homme tel que lui, devenu millionnaire après la vente de sa première start-up, avait pu disparaître dans des circonstances aussi extravagantes. On s'était aperçu dans les rédactions qu'il existait peu d'informations fiables à son sujet. On disait qu'il s'était fait évincer de la direction de son fonds d'investissement par ses propres associés. Qu'il vivait reclus dans un monastère transformé en bunker sophistiqué. Qu'il avait développé une passion pour les armes à feu. Qu'il se préparait en secret à la guerre civile attisée par ses amis d'extrême droite. Jamais il n'avait pris la peine d'opposer le moindre démenti. Pour avoir œuvré à la plus formidable explosion d'ego de l'histoire, il avait compris que dans cette ère nouvelle, l'ultime luxe serait le silence.*

*Je me suis donc lancé dans l'exercice périlleux consistant à retracer sa vie sur la foi de quelques témoignages. J'avais pour m'aider le soutien ambigu du souvenir. Elias et moi avions noué à l'adolescence des liens d'amitié qui avaient*



*survécu aux aléas de l'âge adulte. Comme tant d'autres avant nous, nous avons pris à vingt ans la route de Paris. Sa réussite avait été fulgurante. La mienne, toute relative, plus longue à se dessiner. Nous avons continué à nous voir par intermittence, jusqu'à ce que ses choix politiques nous éloignent pour de bon.*

*Je me suis mis au travail quelques semaines après sa disparition. Mon portrait est paru deux mois plus tard, en décembre 2017, huit pages sur papier glacé entrecoupées de publicités pour des montres de luxe. Je n'en avais pas terminé avec lui pour autant. Au début de l'année suivante, dans des circonstances évoquées plus loin, j'ai fini par accéder à un pan méconnu de cette histoire.*

*Ce livre est le fruit de cet éclairage nouveau. J'y décris le déroulement de mon enquête initiale, tout en explorant certains aspects de la vie d'Elias qui m'avaient largement échappé. Ce récit peut être vu comme la version optimisée d'un programme défaillant. Je m'y suis autorisé un ton plus personnel. Les détracteurs habituels de mes romans, ceux qui m'ont reproché mes excès dans la mise en scène de soi, ne manqueront pas d'y voir une nouvelle preuve de narcissisme. Après la parution d'un de mes livres, un commentaire m'a beaucoup amusé, d'autant qu'il visait juste : « Écrivait-il une biographie de Vercingétorix qu'il ne pourrait s'empêcher de se peindre en combattant d'Alésia, se demandant s'il tient correctement son épée pour la photo, si le grand moustachu hirsute qui agite sa hache à côté de lui a compris qu'il baisait sa femme ou s'il a bien fait de reprendre du sanglier. »*

*Bien vu, camarade critique ! Quel autre motif vous pousse à noircir des centaines de pages sur la vie d'un autre, sinon*

*l'envie de vivre par procuration des choses qui vous seront à jamais interdites? Dans chaque biographie, il y a un contemplatif saisi de vertige devant l'existence d'hommes et de femmes voués à la démesure. Plutarque devait s'ennuyer ferme dans son magistère de prêtre d'Apollon pour consacrer tant d'années à la vie des gloires de son temps, un ramassis de démagogues et de conquérants sanguinaires. Stefan Zweig était un Austro-Hongrois raffiné, baignant dans la poésie et l'opéra, attiré par des figures louches de prophètes, d'aventuriers et d'explorateurs. Je ne suis pas de la trempe d'un Zweig, et le personnage principal de cette histoire n'a sans doute rien d'un héros selon ses goûts, mais je n'ai pas peur, au moment d'entamer ce récit, d'assumer pleinement cette part de fascination.*



|

•



# 1

•

Une flèche perforant la brume comme un rêve vaporeux. Le dialogue des cloches dans le lointain. Un vol d'étourneaux. L'automne qui glisse sur le bocage. Un concentré de campagne française. Cette France de publicité pour des produits gastronomiques où des gens continuent de vivre. Certains matins, on n'y voit rien à cinquante mètres, si ce n'est le clignotement d'une barre d'éoliennes alignées au bord du lac. Pour les paysans du coin, derniers témoins d'un merveilleux païen condamné à l'oubli, un monde de lunes rousses, de floraisons miraculeuses et de chats-huants traversant les nuits d'équinoxe, c'est la promesse d'un hiver glacial qui s'étalera jusqu'au premier redoux de mars.

Ainsi parlent les vieux du café d'en face, englués dans une éternelle partie de belote. Il arrive, c'est inévitable mais de plus en plus fréquent, qu'un d'entre eux en vienne à « casser sa pipe ». Depuis la fenêtre de mon bureau, je vois passer au ralenti le convoi funéraire, suivi d'une grappe de silhouettes voûtées qui luttent avec la dernière énergie contre le champ d'attraction du cimetière. Le soir, je les retrouve au Roncevaux, attablés devant un tas de cartes et une tournée de kirs, seigneurs imperturbables

dans leurs costumes sombres. La mort d'un homme qu'ils ont dû croiser tous les jours pendant plus de soixante ans n'a pas l'air de les affecter plus que ça. J'entrevois des abîmes de haines recuites, querelles de murs mitoyens, passions dévorantes nées d'un bal de la Saint-Jean et tenues sous silence pendant un demi-siècle, paternités coupables enfouies dans la mémoire de vieilles nourrices. Les ferments habituels du drame paysan qui font le sel des sagas familiales tant prisées par ma mère. Si j'avais encore mes entrées à la Maison de la Radio, je rédigerais illico une chronique au vitriol pour écorner le mythe de la solidarité rurale, antidote supposé à l'anonymat des villes.

Vingt ans passés loin de ceux qui m'ont vu grandir et voilà que j'en parle comme Ovide en exil évoquant les mœurs des tribus locales du haut de sa supériorité romaine. Moi aussi, j'ai vécu comme une punition la série de catastrophes intimes qui m'a poussé à quitter Paris pour retourner vivre là où j'ai grandi, à Saugé-le-Château, petite ville au croisement de la Mayenne, du Maine-et-Loire et de l'Ille-et-Vilaine. De mon enfance à Saugé, j'ai gardé une certaine aversion pour la vie de province. Après m'être cru installé dans la capitale, copropriétaire d'un trois pièces et d'une carte de membre du Silencio, j'ai le sentiment d'avoir été rejeté sur les rives du bassin parisien. D'être aussi inutile qu'un gadget en plastique charrié par la marée comme il en flotte au large des côtes chiliennes, un amas de la superficie d'un pays, presque un continent – j'ai vu pendant ma cure un documentaire sur le dispositif de ramassage dérivant inventé par un jeune ingénieur pour sauver les milliers de goélands qui meurent chaque jour d'avoir avalé des capsules de bouteilles usagées.

Suis-je moi aussi devenu un déchet toxique? Pour peu qu'on jouisse d'une mince parcelle d'exposition médiatique, on voit passer sur Twitter un tel flot d'insultes qu'on finit par penser qu'elles contiennent une part de vérité. Ma courte expérience de la célébrité a culminé au milieu des années 2010, quand j'animais une pastille radiophonique sur France Inter. Cinq minutes durant lesquelles j'épinglais les travers de mes contemporains à coups d'aphorismes roublards, en affectant l'air détaché du majordome stoïcien qui réajuste sa cravate en plein naufrage du *Titanic*. Un producteur m'avait repéré au cours d'une émission où j'étais venu défendre mon dernier roman, tout juste auréolé du prix de Flore. J'avais, comme on dit, crevé l'écran, improvisant avec un artiste de stand-up ce qu'un site spécialisé dans l'actualité des médias devait décrire comme « un numéro de duettistes désopilant » au détriment d'un candidat à la présidentielle. À l'issue de cette prestation, un pont de Radio France avait eu l'idée, pour pimenter la matinale en perte de vitesse, de me confier une chronique « poil à gratter ». Il avait fait le pari qu'un romancier à la cote frémissante, auquel on prêtait « un regard acerbe et décalé sur la société », secouerait un auditoire lassé des attaques à sens unique des humoristes en place.

Je me suis acquitté de ma tâche avec sérieux et abnégation, tapant fort et large, affichant une prédilection pour mes semblables, ces affreux bobos caricaturés en cœur de cible de la station, même si mon spectre était plus généreux, embrassant aussi bien les ayatollahs du marché libre que les adorateurs transis du peuple-roi. Bref, une chronique bien dans le ton d'une époque qui réserve



un sort privilégié à ceux qui attisent les flammes, vestales modernes incarnant l'esprit de la cité, libre de sa parole et égalitaire dans ses détestations successives. J'avais ce talent, on m'a payé pour l'exercer, et plutôt bien d'ailleurs.

À présent, ce potentiel de toxicité, illimité à en croire l'intéressée, j'en use essentiellement aux dépens d'Adèle, mon ex-femme, celle que j'appelle désormais « la mère de mes enfants ». La jeune étudiante en lettres avec laquelle j'ai parcouru les cimetières en déclamant des poèmes devant les tombes de mes chers auteurs morts. Celle dont j'ai adoré chaque parcelle de peau dans la ferveur des premières nuits. Celle qui a guidé mes débuts d'écrivain en supportant d'une humeur égale mes bouffées d'enthousiasme et mes crises d'inspiration. Celle qui m'a laissé seul sur la piste lorsque j'entamai ma glissade sur les neiges artificielles d'une célébrité de saison, glissade pathétique d'où surnage le souvenir de coucheries fugitives et de matins honteux. Pas le premier ni le dernier des gentilshommes de province à Paris qui finisse essoré par la machine à la première occasion de briller.

C'est fou le nombre de sollicitations dont vous pouvez faire l'objet quand votre voix touche subitement plusieurs millions d'auditeurs. Après mes débuts à la radio, chaque fois que je me rendais à une soirée, les invités murmuraient sur mon passage. Les femmes riaient de ma conversation, ce qui était de plus en plus rare pour la mienne. J'étais devenu un support à selfies convoité. Au début, j'ai tenté de résister. Je me contentais d'un badinage agréable et sans conséquences, retrouvant des automatismes enfouis sous douze années de vie conjugale. Imaginer des combinaisons masturbatoires impliquant

certaines filles croisées la veille suffisait à mon bonheur. Jusqu'à ce que je me réveille un matin dans un lit aux draps roses, le nez dans un tigre en peluche, avec la sensation de m'être fait greffer une barre de métal au milieu de la tête. Dans la salle de bains, une blonde entièrement nue aux fesses insolemment fermes se débarbouillait en maugréant, inquiète à l'idée d'être en retard à son cours. Inutile de préciser qu'elle avait vingt ans de moins que moi. Inventer un mensonge pour justifier ma défection nocturne fut étonnamment simple. La facilité avec laquelle je me tirai de ce mauvais pas m'encouragea à persévérer dans ma nouvelle vie de libertin.

Comme en toute bonne leçon de sagesse antique, je dois ma chute à l'instrument de mon méfait. La première erreur fut d'oublier mon smartphone sur la table basse du salon. La deuxième, d'avoir omis d'effacer certains fichiers compromettants. J'avais conservé mes échanges les plus piquants, parfois accompagnés de selfies dénudés, dans un dossier que j'avais eu la naïveté de croire inaccessible. Adèle n'eut aucun mal à ouvrir la boîte de Pandore après en avoir deviné le code d'accès : le même que pour verrouiller tous nos appareils électroniques. Troisième erreur. Je fus mis à la porte de l'appartement le lendemain à l'issue d'une nuit déchirante que ne remplacera dans mon souvenir aucune de celles passées avec mes maîtresses d'un soir. Un mois plus tard, elle demandait le divorce.

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés, Adèle et moi, dans le bureau du tribunal de grande instance, à faire solder par l'institution les comptes de notre mariage. Son avocat l'avait poussée à réclamer une pension substantielle. C'était parfaitement justifié : de nous deux,

j'étais encore le plus *bankable*. Ce qui me faisait vraiment mal, c'est l'énergie qu'elle mettait à torpiller toute forme d'arrangement raisonnable concernant la garde de nos enfants. Mes chances de faire bonne figure furent anéanties d'entrée de jeu lorsqu'elle produisit devant le juge des lettres signées de futurs ex-amis témoignant de mes petites addictions. Plus tard, mon avocat me reprocha de lui avoir caché « certaines choses » sur mon mode de vie, des choses que la justice considère avec la plus grande sévérité dès lors qu'il s'agit de confier la garde d'enfants mineurs à un homme aux revenus aléatoires, écrivain de surcroît, porté par nature aux excès en tout genre. L'adultère, passe encore ; l'alcool et la drogue, c'était une autre affaire.

Il ne me restait plus qu'une carte à jouer pour obtenir un arrangement : entrer en cure de désintoxication. Pour moi, il n'y avait jamais eu de problème. Je trouvais même que je m'étais plutôt assagi ces derniers temps. Un ou deux verres avant le dîner, le joint occasionnel, quelques lignes en soirée. La vérité, c'est que j'étais devenu totalement accro. Pour autant, l'idée de cure me terrifiait. Le mot renvoyait l'image de grands bourgeois en peignoir flottant dans les couloirs d'un hôtel suisse comme des fantômes de cartoon, avec pour seule distraction, entre deux promenades, l'attente toujours déçue d'une épiphanie gastronomique qui viendrait rompre le cycle éternel des légumes vapeur. Je me pliai néanmoins aux conseils de mon avocat. Ce fut une longue plage d'ennui entrecoupée de violentes crises d'angoisse dans une clinique de la côte normande.

L'écho de mes déboires ne tarda pas à se répandre. Mon éditrice eut beau maquiller les faits du mieux qu'elle

pouvait, évoquant une simple cure de repos, j'étais rattrapé par des années de comportement borderline. Dans la débâcle, les langues se délient. Chaque stagiaire que j'avais gratifiée d'un bon mot y alla de sa petite révélation. Ces anecdotes déformées par la rumeur firent gonfler le chœur des indignés. Le bruit finit par arriver aux oreilles de la direction de Radio France. On trancha rapidement en faveur de mon éviction. L'explication donnée à l'antenne valait bien toutes les autres : « La rédaction a voulu laisser au trublion, en proie à des problèmes personnels, le temps de se reconstruire. »

En sortant de la clinique, je n'avais nulle part où aller, aucun engagement à honorer. L'idée de devoir chercher un appartement me déprimait. La perspective de m'installer à l'hôtel, pire, de squatter une chambre d'amis, n'était guère plus réjouissante. J'avais peur en restant à Paris de fondre en larmes devant la première connaissance croisée au coin de la rue. Mes journées se résumaient à imaginer celles de mes enfants, qu'il m'était devenu difficile d'approcher en dehors des vacances et des week-ends de garde. Je ne pouvais pas continuer comme ça très longtemps. Il fallait me fixer, me concentrer sur quelque chose. Me remettre à écrire. Pour cela j'avais besoin de calme, à défaut de sérénité.

Alors j'ai pris la première option qui s'offrait : retourner vivre chez mes parents.

## 2

•

Trois mois après mon déménagement, j'avais fini par trouver une forme d'apaisement dans un travail régulier. Après plusieurs années passées à peaufiner mes chroniques au charme éphémère, j'avais envie de renouer avec l'écriture. La vie venait de m'infliger une de ces épreuves qui invitent aux remises en cause radicales. Finis l'insouciance des années Flore, les nuits au Montana, la farandole de plaisirs faciles, le refuge douillet du ricanement permanent : il était temps de m'attaquer à mon grand roman de la maturité.

Je me levais aux aurores, relisais les notes de la veille, effaçais la plupart d'entre elles avant d'aligner des mots qui s'écoulaient avec la lenteur d'un goutte-à-goutte dans un jardin japonais. Je m'étais lancé dans le récit plus ou moins romancé de mes années de radio. L'histoire d'un écrivain payé pour écrire les répliques d'un animateur sur le déclin. Rien de très original. Une variation sur la vie de ces auteurs américains rendus alcooliques et dépressifs par les scénarios indigents qu'Hollywood soutirait de leur talent bradé. C'était me donner le beau rôle, celui de l'artiste éclaboussé par la laideur du monde. Je ne savais pas trop où j'allais avec cette histoire, mais elle

avait le mérite de maintenir mon imagination en éveil. À l'époque, je n'en demandais pas plus.

Par chance, mes parents avaient décidé de me foutre la paix. J'ai beau ne plus avoir seize ans, ils acceptaient que je passe toutes mes journées enfermé dans ma chambre. Restait l'épreuve des repas. Un coup de griffe était vite arrivé. La plupart de leurs reproches tournaient autour de mon attirance pour Paris. Les infortunes de ma carrière, ma débâcle familiale, ce qu'ils appelaient pudiquement « mes soucis de santé », tout était de la faute de Paris, mère de tous les vices. Je payais mon péché originel : avoir refusé la perspective d'une vie rangée, une bonne vie d'avocat à famille nombreuse, si possible pas loin de chez eux, pour me jeter dans la gueule du diable.

Le soir, je traversais la rue pour rejoindre le Roncevaux où je retrouvais des visages familiers. Je connaissais le patron, sa sœur étudiait dans ma classe au lycée. Il m'avait affublé du surnom qui s'imposait : « le Parisien ». Ses clients furent plus longs à apprivoiser. Je sentais dans leurs regards la haine pour l'homme des médias, celui qui avait trahi les siens en partant pour la capitale. Lorsqu'ils apprirent les motifs de mon retour, leur méfiance s'atténa. Ils eurent alors vite fait d'enrober leurs sarcasmes dans une solidarité d'éclopés.

L'écran au fond de la salle déroulait sa litanie d'indices boursiers et de catastrophes lointaines. Chaque minute apportait la révélation d'un danger nouveau dont nul ne soupçonnait l'existence. Le monde était rempli d'arnaques sophistiquées, d'invasions imminentes. L'avenir était une suite de comptes à rebours, l'activité humaine une somme d'externalités négatives. La conclusion qui s'imposait,

c'est qu'on était vraiment bien à Saugé, loin des tourments de l'époque. Suivre un débat d'éditorialistes parmi les clients du Roncevaux était une expérience étonnante, une savoureuse mise en abyme.

Un soir que je discutais au comptoir avec le patron, celui-ci désigna la télé d'un signe de tête et me dit : « Le type dont on parle là, il était pas avec toi au lycée ? Tu sais, celui qui est devenu millionnaire avec internet ? »

Mes yeux accrochèrent l'écran et je fus projeté vingt ans en arrière. Devant un parterre de journalistes hilares, un jeune homme en costume sombre expliquait le fonctionnement d'un ordinateur au président de la République d'alors. *Cut* sur la vision panoramique d'un open space en ébullition où le même homme, assis à son bureau, désignait sur l'écran de son Mac ce qui ressemblait au flux d'actualités d'un réseau social. Suivaient des plans de soldats au visage caché derrière un chèche, tirant sur un ennemi invisible dans des avenues désertes. La séquence s'achevait sur un plan du même homme, plus vieux et désormais barbu, occupé à soulever des pierres sur un chantier de reconstruction manifestement situé au Proche-Orient. Seul le bandeau en bas de l'écran donnait à ce montage un semblant de cohérence :

**DERNIÈRE MINUTE : L'HOMME D'AFFAIRES ELIAS NACCACHE PORTÉ DISPARU EN SYRIE.**

C'était lui, en effet. Elias. Mon vieux pote de lycée.

Le patron se saisit de la télécommande. La nouvelle tournait en boucle sur les chaînes d'info. Dans le bar, on s'interrogeait sur le sens du mot *disparu*. Ça voulait dire

qu'il était mort ? Ou qu'il avait été enlevé ? Si c'est un coup des barbus, fit valoir mon voisin, c'est la mort assurée. Et d'abord, qu'est-ce qu'il foutait en Syrie ? s'interrogea un deuxième. En même temps, conclut un autre, il a toujours été un peu spécial. Déjà quand il habitait dans le coin, c'était un type étrange, solitaire, limite autiste.

Sortant de la stupeur dans laquelle m'avait plongé la nouvelle, je laissai sur place la bande du Roncevaux pour regagner la maison familiale. Une fois dans ma chambre, j'allumai mon ordinateur. Tous les sites reprenaient peu ou prou la même dépêche :

### **Une figure du web français portée disparue en Syrie**

Des proches de l'homme d'affaires Elias Naccache ont annoncé sa disparition en Syrie. Il aurait été vu pour la dernière fois il y a deux semaines dans les environs de Raqqa, au nord du pays, où de violents combats opposent les Forces démocratiques syriennes au groupe État islamique (Daech).

Né à Beyrouth (Liban) en 1976, arrivé en France à l'âge de cinq ans, Elias Naccache s'est fait connaître à la fin des années 1990 en créant le site Pyxis, dont la vente en pleine bulle internet est à l'origine d'une fortune estimée à sept cents millions d'euros. Après avoir lancé une deuxième start-up qui préfigurait l'émergence des réseaux sociaux, il s'est reconverti dans le capital-risque en créant avec ses associés Arno Ambrosini et Guilhem de Robertis Po-Tolo Capital, l'un des principaux fonds d'investissement français dans les nouvelles technologies.

Elias Naccache a publié en 2015 un essai intitulé *Les Confessions d'un enfant du Net*, dans lequel il marquait ses distances avec certaines orientations du secteur. De plus en plus actif dans le champ politique, il s'était rapproché du parti Renaissance française et



figurait parmi les actionnaires du journal *Marteau !*, qui se réclame de la mouvance identitaire. Il s'est personnellement investi dans la cause des chrétiens d'Orient à la tête de la fondation qui porte son nom.

Le Quai d'Orsay s'est refusé à tout commentaire, dans l'attente d'éléments nouveaux sur sa disparition.

L'homme était ainsi résumé, dans ces lignes qui avaient déjà tout d'une nécrologie.

### 3

•

Il fallut patienter encore quelques jours pour découvrir ce que cachait l'emploi du mot *disparition*. Les commentateurs avaient d'abord cru qu'Elias s'était fait enlever par l'un des groupes djihadistes qui écumaient la région, alors qu'il voyageait en Syrie pour le compte de sa fondation. La vérité était encore plus difficile à croire : il avait rejoint de sa propre initiative les troupes engagées dans la lutte contre Daech.

Quand *Le Figaro* publia une photo de lui en treillis, le torse bardé de cartouchières, recevant la communion des mains d'un prêtre syriaque, la première chose à laquelle j'ai pensé, c'est qu'il s'était *déguisé* en soldat. La personnalité du disparu, le contraste entre cette photo et les images du jeune startuper qui s'était fait connaître vingt ans plus tôt dans la célébration d'un avenir radieux étaient suffisamment forts pour que le fait divers – ce qui passait pour un fait divers aux yeux du monde – excite la curiosité. Tant de choses avaient été dites sur les musulmans occidentaux ralliés à cet État islamique auquel les chancelleries déniaient le statut d'État. Mais tout le monde ou presque ignorait l'existence de volontaires étrangers qui avaient choisi le camp adverse. Il y en avait

pourtant, au sein des Forces démocratiques syriennes, coalition à dominante kurde qui menait l'offensive contre le califat autoproclamé.

Des journalistes envoyés à Raqqa recueillirent le témoignage de deux Européens qui avaient combattu aux côtés du soldat Naccache et qu'il fallait bien se résoudre à appeler ses « camarades de régiment ». Deux volontaires au torse sculpté par la musculation et les stéroïdes. Pawel, un militaire polonais qui avait tout plaqué pour « défoncer du terroriste » et Patrick, ancien commando britannique vétéran des guerres d'Irak, qui avait remplié à la suite d'un attentat survenu à Manchester le printemps précédent. Tous les deux parlaient du disparu comme d'un « nice guy, focused, very religious ». Lorsque la journaliste leur fit remarquer que cet homme qu'ils avaient côtoyé pendant près de deux mois était à la tête d'une fortune estimée à sept cents millions d'euros, Patrick répondit : « Doesn't matter whether you're rich or poor when it comes to killing those motherfuckers. »

Quelques jours plus tard, les journaux diffusèrent une autre photo d'Elias, prise l'été précédent, qui devait sceller son sort aux yeux de l'opinion. L'ancien startuper y pose une carabine à la main, le doigt sur la détente, habillé d'un tee-shirt à l'effigie de Notorious B.I.G. et d'un pantalon aux motifs camouflage. La marque tchékhovienne d'un engagement prémédité.

À ce moment-là, je m'étais mis à parcourir le web en quête de tout ce qui avait trait à l'affaire Naccache. Les petites mains de la fachosphère, que je m'étais toujours imaginée sous la forme d'étudiants en histoire médiévale

obèses et complexés abritant leurs névroses derrière des avatars de guerriers celtes, tissaient de leurs commentaires extatiques le suaire d'un héros de la chrétienté. Les plus fanatisés voyaient en lui une sorte d'imam caché du nationalisme identitaire parti s'initier à la guérilla urbaine pour mieux préparer la résistance sur le sol français. Dans des zones contiguës, on entendait monter la petite musique de la conspiration. Une escouade d'enquêteurs zélés s'était mise à décortiquer la vie du disparu pour y découvrir les preuves d'une machination. Les participations de son fonds d'investissement dans des start-up israéliennes, ses amitiés passées avec des personnalités membres du groupe Bilderberg, sa présence épisodique au dîner du Siècle suffirent à faire monter l'âcre fumet du complot. Fasciné par les trésors de dialectique jetés dans cet abîme de bêtise, je passais des heures à tout lire et regarder, les vidéos, les tweets, jusqu'aux commentaires d'un long billet de blog écrit par un géopolitologue amateur « non soumis à la doxa mondialiste », qui présentait l'affaire comme une sombre histoire d'oléoducs impliquant des barbouzes turcs, des indépendantistes kurdes, les services français et un businessman aux tendances islamophobes instrumentalisé par le Mossad. Je pensais avoir touché le fond lorsque j'appris que le hashtag *#MadElias* s'était installé en tête des tendances Twitter. C'était le cri de ralliement des loleurs du monde entier qui s'affrontaient à coups de détournements plus ou moins subtils. On voyait fleurir les photomontages mettant en scène Elias Naccache aux prises avec Kim Jong-un, Donald Trump, Godzilla, Hitler en personne à la tête de toute une division nazie.

Une parodie de la scène d'*Iron Man* où Tony Stark croupit dans une geôle talibane atteignit en quelques heures les trois millions de vues sur YouTube. Mon ancien ami était devenu un mème. Il y avait quelque chose de vertigineux à voir son image happée par cette immense machine à transformer le moindre geste en objet de fantasmes. Lui qui avait bâti sa fortune sur l'essor des réseaux sociaux, théorisé ce mouvement, fourni les moyens de son prodigieux déploiement, voilà qu'il se retrouvait à son tour au cœur du vortex. C'était une impression étrange, un peu comme apprendre qu'un savant atomiste figurait parmi les victimes d'une catastrophe nucléaire.

Étrange, toute cette période le fut pour moi et pour ma famille. Je connaissais assez bien Elias, il était suffisamment venu à la maison, pour qu'on accueille avec stupeur l'annonce de sa disparition. La télé s'était invitée dans le salon à la manière d'un barde revenu d'une guerre lointaine pour honorer la mémoire d'un compagnon disparu. Ma mère n'arrêtait pas de ressasser les mêmes anecdotes sur le garçon gentil, poli et bien élevé qu'il était à dix-sept ans. Mon père, qui aimait philosopher à coups de proverbes, dissertait sur les noces tumultueuses de l'argent et du bonheur, tranquillement installé dans son canapé. Un soir il s'aventura du côté de la mythologie, évoquant Icare et Prométhée en guettant mon approbation du coin de l'œil avant de reprendre une poignée de cacahuètes.

Une semaine plus tard, on n'avait toujours pas la moindre idée de ce qu'il était allé faire en Syrie, encore moins de ce qu'il était devenu. Et pourtant, sa disparition continuait d'occuper les commentateurs. Partout la même

absence de pistes, les mêmes images statiques devant sa maison vide, les mêmes villageois incroyables devant le geste de cet homme « sans histoires » qu'ils avaient dû croiser deux fois dans leur vie. La seule évolution notable, c'était le léger glissement dans la manière de désigner le disparu : à mesure qu'on en apprenait davantage sur sa vie, sa personnalité et ses relations, le déjà peu reluisant « millionnaire du web » avait une fâcheuse tendance à se transformer en « sulfureux homme d'affaires franco-libanais ». L'expression charriait un orientalisme douteux, des visions de transactions occultes conduites par des intermédiaires à verres fumés dans des suites à la robinetterie plaquée or. Rien à voir avec l'homme que je connaissais.

De ce festival de broderie sur du vide, je garde le souvenir précis d'un débat sur BFM. L'émission était intitulée « Quand un millionnaire pète les plombs ». S'affrontaient en direct un psychanalyste habitué des talk-shows, une communicante et un éditorialiste conservateur qui écumait les plateaux pour déplorer partout qu'on ne l'entende nulle part. Le psychanalyste prit la parole en premier pour évoquer une « dérive personnelle » constituant une réponse tranchée à un « écartèlement typique des binationaux ». L'éditorialiste conservateur balaya l'interprétation « psychologisante » de son voisin. Il dit qu'il fallait enfin admettre que la France était engagée dans une guerre à mort contre l'islam, avant d'évoquer un retour des valeurs viriles étouffées par une époque castratrice. La communicante réagit avec véhémence, avant de confier son trouble devant le devenir de ce pionnier d'internet, une invention censée préparer

l'avènement d'un monde meilleur, plus éclairé, plus solidaire, un monde d'abondance et d'ouverture à l'autre. L'éditorialiste conservateur lui fit remarquer que jamais, à aucun moment dans l'histoire, l'innovation technique n'avait débouché sur un progrès moral. Puis il exigea qu'on revienne au seul sujet qui comptait, à savoir l'islam. Il y eut encore d'autres échanges mais j'avais déjà décroché.

Au bout d'une semaine d'un tel traitement, je commençais à saturer. Et pourtant, j'avais pris l'habitude de vivre avec le personnage médiatique d'Elias Naccache. Vingt ans que ça durait. Vingt ans que ses tribulations venaient se rappeler au bon souvenir de mon moi adolescent pour lui demander : et toi, qu'as-tu fait de tes rêves ? Vingt ans que j'étais « jaloux de lui », comme le prétendait Adèle. Jaloux de sa renommée et de ses millions, mais surtout de ses incarnations successives. Il y avait d'abord eu le petit prince de l'internet, puis le reclus aux tentations mystiques, avant le retour en grâce – ou plutôt en disgrâce, vu les ennuis que lui avait valus son engagement – comme pourvoyeur d'opinions radicales. J'avais beau trouver ces idées détestables, elles avaient beau être à l'origine de notre brouille, il y avait dans son combat un mépris pour l'adversité et un côté punk qui chatouillaient en moi une attirance ancienne pour les postures de maudit. Mais cette fuite au désert, c'était sa plus belle trouvaille. Son geste le plus stupéfiant. Je me disais : quand même, le salaud, il n'a pas raté sa sortie. Tout plaquer pour faire la guerre en Syrie, ça c'est de la crise de la quarantaine ! Autre chose que mon pauvre exil provincial de mari déchu. Là encore, il m'avait battu à plate couture.